

FRANÇAIS

les Brassards rouges : Oubliés de l'histoire

Qui connaît les Brassards rouges ? Philippe Égu de Grenay s'émeut de l'oubli de ces bataillons d'ouvriers civils qui, refusant de travailler pour l'ennemi, ont été déportés, maltraités, martyrisés. C'était le cas de son grand-père maternel, Georges Cambier, menuisier, emmené de force à 19 ans, et qui a survécu aux privations et aux coups. Pour M. Égu, « les Nazis n'ont pas inventé les camps de concentration en 40. Toute l'organisation était en place dès la Grande Guerre. »

Peu d'études ont été menées sur le sort des civils en zone occupée, mais de nombreux témoignages y relatent les difficiles conditions de vie. Réquisitions, atrocités collectives, représailles et travaux forcés se sont multipliés. Dès 1914, les civils sont devenus

pour l'occupant une main-d'œuvre corvéable pour « l'effort de guerre » notamment pour la reconstruction d'infrastructures détruites lors des combats. Quand ils résistaient, les civils (et parfois même les femmes et les jeunes filles) étaient déportés dans des camps de travaux forcés. Ils formaient alors les ZAB « Zivilarbeiter-Bataillone » (bataillons de travailleurs civils) et portaient un signe distinctif : le brassard rouge... Certains l'ont gardé jusqu'en 1918 ! Les conditions de vie de ces Brassards rouges étaient semblables à celles des prisonniers des camps de déportation.

Récalcitrant

Georges Cambier avait refusé de se soumettre à la volonté des Allemands, il a été puni. Avec un demi-millier d'autres



Les Brassards rouges, résistants à l'occupant.

civils, il s'est vu emmener - « comme un bagnard », ce sont les mots de son petit-fils - là où la main-d'œuvre était utile. Dans le secteur de Vadancourt (Aisne) notamment. À la gare, il raconte les coups de crosse, les morsures de chiens, les exécutions sommaires. À l'arrivée, la faim et les sévices l'attendaient. « On se lavait dans le café du matin, et cela fait, il fallait bien le boire car nous manquions même d'eau ». Ceux qui refusaient encore de travailler étaient enfermés dans des caves inondées, des cabanes remplies de fumier nauséabond. Tous les trois jours, ils recevaient un

litre de soupe sans pain. Au bout de vingt jours, ils craquaient...

D'autres étaient enfermés dans des caisses. Certains sont devenus fous. L'hôpital, bien sûr, était un abattoir et les morts se comptaient par centaines.

La censure

Les cartes de correspondance étaient autorisées mais devaient être rédigées au crayon de bois pour passer la censure. Une blessure à l'épaule a miraculeusement permis à Georges de rentrer chez lui, « mais il a dû repartir

car il avait peur des représailles sur sa famille. »

L'homme a enfin pu quitter l'enfer en 1917. Dans le Nord, il a retrouvé sa mère qui pleurerait la mort de son père. Après guerre, il a participé à la reconstruction des mines et a mis ses talents de travailleur du bois au service de la compagnie des mines de Béthune.

Aujourd'hui, aucun monument ne rend hommage aux Brassards rouges. « Leur résistance est demeurée dans l'ombre, regrette Philippe Égu. Ils ont pourtant bien mérité de la patrie ! »

Les femmes et les enfants d'abord

Moult témoignages relatent des actes de bravoure féminine, remarquables ou modestes. « Des femmes ont fait de la Résistance, explique Henri Claverie, 88 ans, historien d'Hénin-Beaumont ; elles ont franchi les lignes ennemies pour faire passer des messages. Elles vivaient dans des caves, et n'en sortaient que pour aller au ravitaillement afin de nourrir leur famille. Pendant des heures, elles moulaient leur farine dans des moulins à café »

Simone Caffard, retrouvée par Raymond Sulliger, du Cercle historique de Fouquières-lès-Lens était à sa manière une jeune héroïne. Institutrice. Douée et passionnée d'éducation, elle a fait cours aux enfants dans toutes les circonstances et s'est acharnée à les amener au certificat d'études en 1916. Elle tomba malade l'année suivante et mourut.

On sait moins que les femmes ont été victimes d'exaction. Viols, travail forcé, déportation, répression féroce en cas de résistance... Les atrocités qu'elles ont subies n'ont pas traversé l'his-

toire car les cruautés de la Deuxième Guerre mondiale ont pris toute la place dans les mémoires.

Les enfants eux-mêmes ont eu le patriotisme qu'ils pouvaient. Raymond Sulliger a retrouvé des anecdotes dans l'ouvrage d'Alfred Crépel. Notamment celle des petits Fouquiérois qui chantaient au nez des soldats allemands revenant de Lorette :

« Té peux chérir tes guêtes
Té n'mont'ras pas Lorette
Té peux chérir tes bottes
Té n'mont'ras pas la côte ! »

Il raconte aussi que les gamins les plus hardis déposaient une brique ou deux au fond de la marmite de l'occupant, juste quand le cuisinier avait le dos tourné ou qu'ils se débrouillaient pour braver discrètement l'ennemi. Comme la Kommandantur avait édicté l'ordre à tous les hommes et jeunes gens de saluer les officiers en enlevant leur casquette, certains se promenaient tête nue - et ce n'était guère courant à l'époque !

Rens. <http://pabqt.free.fr/mairie1/vieclav.html>
<http://fouquiereschf.free.fr/>



Fouquières-lès-Lens. L'occupant posait avec les autochtones - ici la famille Musin - comme il l'aurait fait pour un tableau de chasse.

Émancipation

Il est courant de dire que la guerre 14-18 a joué un rôle important dans l'émancipation des femmes. L'affirmation est pourtant très modérée par les historiens qui insistent sur le caractère superficiel des changements. Si des bouleversements se sont effectivement produits, ils n'ont duré que peu de temps, les femmes retrouvant leur place au foyer à l'issue du conflit. Les principales gagnantes ont peut-être été ces femmes qu'on disait instruites ou celles qui étaient issues de la bourgeoisie. D'abord elles ont vu apparaître le baccalauréat féminin en 1919, puis l'égalité des salaires pour les institutrices et toutes ont bénéficié de simplifications vestimentaires. Après la guerre, les corsets, les longues robes gênantes et les grands chapeaux embarrassants ont été abandonnés. Un début de libéralisation des corps...



Photos Collection Philippe Égu



Simone Caffard est morte en janvier 1917

Photo Collection du Cercle historique de Fouquières-lès-Lens

Photo Collection du Cercle historique de Fouquières-lès-Lens

Texte : Marie-Pierre Griffon

Émilienne Moreau de Loos-en-Gohelle

Une si jeune héroïne...



La guerre n'est pas terminée, que la toute jeune Émilienne Moreau est déjà décorée de la croix de guerre avec palme. Ce jour-là, le 27 novembre 1915, elle est reçue par Raymond Poincaré à l'Élysée. Elle sera la seule femme à recevoir la Military Medal, la médaille militaire anglaise, puis se verra encore décorer la Royal Red Cross, l'Ordre de Saint John of Jerusalem et la Légion d'honneur.

DIRE que les Loossois et l'association «Loos-en-Gohelle sur les traces de la Grande Guerre» sont fiers de leur héroïne Émilienne Moreau est peu dire. Il faut préciser que dans le Pas-de-Calais elles ne sont pas légion, les téméraires de 16 ans, grenade à la main et revolver au poing ! Tour à tour fille aimante, institutrice, infirmière, et combattante, elle n'a jamais courbé la tête ni baissé les yeux.

Émilienne Moreau et sa famille ont quitté Wingles pour Loos-en-Gohelle en juin 1914. Son père, porion en retraite, avait obtenu la gérance d'un petit commerce sur la place du gros bourg minier. La jeune fille avait tout juste seize ans et se destinait à l'enseignement. Les nouvelles alarmantes des derniers jours de juillet la tracassaient un peu mais, « une jeune fille ne prête pas trop d'attention à des nouvelles de politique étrangère ; et, s'il faut tout dire, je ne savais pas trop ce qu'était cette Serbie dont on parlait... » écrit-elle dans « Mes mémoires, 1914-1915 », paru dans la revue Le Miroir. Quand le 1^{er} août à 16 h, la sirène fait remonter les mineurs du fond et que le tocsin sonne dans les corons, elle est précipitée dans la réalité... Mobilisation, départ de son frère pour le front, les journées d'incertitude succèdent aux journées d'angoisse et après les cortèges de civils évacués, arrive la cohorte

des Allemands occupants.

Passe le temps. Au fur et à mesure des indignations, des pillages des hulans, la jeune fille prend de l'assurance.

La force de ces gestes

Dans son grenier, Émilienne s'est fait un poste d'observation privilégié et, avec des jumelles, suit les événements. Elle se met à observer les Allemands qui se creusent des abris sur le teruil, qui s'installent dans les bâtiments du triage et qui établissent, le 8 octobre 1914, des mitrailleuses entre les pylônes de la Fosse. « Un instant après, nous reconnaissons sur la côte nos fantassins. Je m'écriais tout à coup : les malheureux ! Ils vont être fauchés par les mitrailleuses... »

Sans réfléchir, la jeune fille s'est mise à courir « comme une folle », entre les balles et les shrapnelles (les éclats d'obus) pour prévenir les soldats. Les obus français ont pu encadrer les Allemands. « Merci mon enfant, vous êtes

une brave petite Française ! » lui dit le Sergent. « Tu as bien fait ! » lui a glissé son père en l'embrassant. Chaque jour a aguéri la jeune fille. Quand la mairie est en flammes, elle court éteindre le feu et sauver des archives d'État civil ; quand les Allemands la menacent, elle leur tient tête, brandissant à l'occasion une bouteille. « (...) je me demande si c'est bien moi qui ai eu la force de ces gestes, » écrira-t-elle plus tard.

« Donnez-moi deux grenades »

Quand des blessés anglais passent par Loos-en-Gohelle, dévastée, Émilienne Moreau devient secouriste. Avec sa mère, elle transforme la maison familiale en infirmerie et apporte une aide efficace au médecin anglais qui s'y installe. Dans le livre « Petits héros de la Grande Guerre » Jacquin et Fabre racontent que les blessés ne cessaient d'y affluer mais que nombre d'entre eux, en trop mauvais état restaient sur le pavé. « Malgré les objurgations du major qui craint pour sa vie, elle quitte l'abri de sa maison et la voici qui s'en va, sous la fusillade qui crépite, donnant à boire à celui-ci, dégageant celui-là d'entre les morts... » Quand l'in-

firmière voit, tout à coup trois Allemands menacer un Écossais blessé, elle décide de les attaquer avec trois autres soldats blessés « qui peuvent à peine tenir sur leurs jambes ». « Suivez-moi, murmure Émilienne Moreau, je passe devant. » Mais un bruit sans doute a révélé leur présence et une balle allemande vient frôler les cheveux de la jeune fille. Elle décide pourtant que la partie n'est pas perdue. « Restez-là dit-elle en montrant aux Anglais la porte de la cave, et donnez-moi deux grenades. » Quelque temps plus tard, un autre acte de bravoure lui offrira l'immortalité dans le cœur des Loossois. Restée seule avec un blessé étendu sur une civière, elle voit surgir deux Allemands devant elle qui l'ajustent de leur fusil. Ils manquent leur tir mais la jeune fille, elle, ne les ratra pas. « Elle aperçoit un

revolver d'ordonnance (...). Émilienne s'en saisit. Fébrilement elle tire coup sur coup, au hasard d'ailleurs (...), les Allemands foudroyés presque à bout portant, tombent l'un après l'autre. »

Frédo Duparcq, de l'association « Loos-en-Gohelle sur les traces de la Grande Guerre » connaît l'histoire d'Émilienne par cœur. Du moins celle que les vieux du village lui ont racontée, car entre les Mémoires d'Émilienne, le livre de Jacquin et Fabre et les souvenirs loossois, les péripéties varient un tantinet. Peu importe, le mérite reste entier et Frédo, feuilletant précieusement le rare numéro du Miroir, partage avec générosité les détails de l'aventure. L'histoire se finit bien, entre médailles et décorations : « Un jour qu'Émilienne était partie à Béthune pour faire opérer sa petite sœur blessée d'un éclat d'obus, une voiture s'est arrêtée à ses côtés. Quelques instants plus tard, elle était présentée au général anglais commandant le secteur. Le militaire souhaitait la remercier et lui préciser qu'il avait informé les gouvernements anglais et français. Le 27 novembre 1915, sur citation à l'armée du général Foch, le général De Saillel remettait ainsi la croix de guerre avec palme à la jeune héroïne. Sur proposition du général Douglas Haig, l'ambassadeur de Grande-Bretagne à Paris lui a décerné au nom de sa majesté le Roi, la médaille militaire, la Croix Royale rouge 1^{re} classe et l'Ordre hospitalier de Saint-Jean de Jérusalem. »

Inutile de dire que le nom d'Émilienne Moreau sera inscrit sur les tablettes des Allemands quand ils reviendront vingt ans plus tard. Mais la Seconde Guerre n'aura toujours pas raison de son ardeur. Au sein de la Résistance, celle qui deviendra Jeanne Poirier ou Émilienne la blonde fera longtemps encore parler d'elle...

